

Le Chat Murr 87

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>
OCTOBRE 2023 ISSN 2431-1979

DES COULEURS ET DES MOTS

La partition en rouge majeur de Nicolas de Staël



Nicolas de Staël dans son atelier à Paris en 1949

Un poète m'a conduit à Nicolas de Staël. Il s'appelle René Char écrivant dix ans après sa mort survenue le 16 mars 1955 : « Staël a peint. Et s'il a gagné de son plein gré le dur repos, il nous a dotés, nous, de l'inespéré, qui ne doit rien à l'espoir.¹ » Il y a un vers de la poétesse autrichienne Hildegard Jone (1891-1963) qui me revient souvent à l'esprit à propos de Nicolas de Staël : « *Schweigt auch die Welt, aus Farben ist sie immer, so lang die Sonne scheint...* Le monde peut se taire, il reste fait de couleurs, tant que le soleil luit. » N'est-ce pas après une audition de l'opus 26 d'Anton Webern, *Das Augenlicht*, dont la musique exprime généreusement la fascination du

compositeur pour la poésie de son inspiratrice, que Nicolas de Staël a peint *Le Concert*, son dernier tableau ? On peut se demander en le regardant s'il ne voyait pas la vie en rouge. C'est la question que je me posais en ouvrant le livre d'Aurélia Cassigneul-Ojeda, *Ce rouge incandescent selon Nicolas de Staël* (HD ateliers Henry Dougier, 2023).

LIRE PAGE 4

CHINE

Ces poètes que j'aime

LIRE PAGES 2-4

別桃笑問
有花而余
天流不何
地水答意
非宵心樓
人然自碧
間去閒山

Calligraphie Sun Wan Gouvret
Li Po, *Parmi les nuages et les pins*, traduit du chinois par
Dominique Hoizey, Arfuyen, 1984

这些我喜欢的诗人

Chine : ces poètes que j'aime

J'ai beaucoup écrit sur la Chine au début des années 1980, m'intéressant aussi bien à l'écriture chinoise et à ses origines qu'à la bande dessinée, à la politique, comme l'affaire Bai Hua¹, qu'à la philosophie chinoise antique à laquelle je pensais pouvoir donner un peu plus que des notes de lecture dans la *Revue de métaphysique et de morale*, mais la poésie chinoise eut bientôt raison d'une orientation de recherches à laquelle, en raison de mes obligations professionnelles, je ne pouvais pas consacrer l'énergie et le temps nécessaires. Il me serait plus facile, me semblait-il, de traduire quelques poètes de mon choix. De fait, je m'attelai à cette tâche dès mon retour de Chine en 1983. Je m'étais déjà confronté à quelques poèmes de Li Bai, un nom « si populaire à la Chine, écrivait en 1862 Hervey-Saint-Denys, qu'on l'y trouve partout inscrit, dans le cabinet du lettré comme dans la maison du laboureur, sur les rayons des bibliothèques ou sur les panneaux des plus pauvres murailles, sur les bronzes, sur les porcelaines et jusque sur les poteries d'un usage journalier² », et je ne devais pas tarder à publier le fruit de mes audaces littéraires, mais ce fut un autre poète de la dynastie des Tang qui capta mon énergie traductrice. On m'avait signalé la tombe de Bai Juyi (772-846) du côté des grottes de Longmen. Laissant celles-ci derrière moi – je pris tout de même le temps d'admirer ce formidable ensemble de

sculptures bouddhiques –, je dirigeai mes pas vers la tombe de ce mandarin et lettré dont les poèmes font presque oublier par leur universalité qu'ils ont été composés en Chine à l'époque des Tang.



Tombe de Bai Juyi à Longmen (Luoyang, Henan)
Photo Dominique Hoizey

Les quelques poèmes traduits dans la foulée de ce pèlerinage sur la tombe de Bai Juyi ont été publiés en 1985, mais en 1983 j'avais d'autres projets de publication. L'un aboutit rapidement grâce à Alain Gouvret et Gérard Pfister qui accueillirent un choix de poèmes de Li Bai (ou Li Po) dans l'une de leurs collections. Ce fut une belle réussite à laquelle la calligraphie de Sun Wan Gouvret n'était pas étrangère.³ Deux autres recueils consacrés à Li Bai suivront, l'un en 1985, l'autre en 1990.⁴ Ce dernier sera l'aboutissement de longues heures passées en compagnie

de mon poète chinois préféré, et s'il me fallait choisir dans une œuvre abondante, que je suis loin d'avoir lue dans son intégralité – plus de mille poèmes ! –, je me contenterais de ce quatrain :

Une volée d'oiseaux disparaît haut dans le ciel,
Un dernier nuage s'éloigne doucement.
Sans nous lasser, nous nous contempons,
Il ne reste que le mont Jingting.⁵

Ce travail de traduction littéraire, exigeant, ne me satisfaisait pas toujours. M'étant promis, dès le départ, de ne pas traduire des vers chinois par des vers français, cherchant avant tout à faire partager l'émotion du poète, je répétais après Hervey-Saint-Denys qu'« il faut lire un vers chinois, se pénétrer de l'image ou de la pensée qu'il renferme, s'efforcer d'en saisir le trait principal et de lui conserver sa force ou sa couleur⁶ ». Le résultat ne fut pas trop mauvais, si j'en crois le jugement que Pierre Seghers porta sur mes traductions : « On les lit, on les écoute comme des poèmes écrits en français, et non pas comme des textes traduits. » J'appliquai la même méthode avec un poète contemporain, Lü Yuan (1922-2009), dont je publiai en 1988 un choix de poèmes.⁷ Il ne me cacha pas sa joie d'être édité en France, mais la diffusion confidentielle de ce recueil ne fut pas à la hauteur de ce que Claude Roy m'écrivit en 1995 à propos de Lü Yuan : « Que votre amitié rende voix et présence à ce poète étouffé, touche. » Le nom de Lü Yuan reste attaché à l'affaire Hu Feng (1955), décrite par Jacques Guillermez comme « un épisode dramatique de la lutte désespérée des intellectuels communistes pour conserver quelque liberté de pensée et d'expression dans les limites de leur engagement⁸ ». Ce fut ainsi que Lü Yuan, chantre du tonnerre d'un printemps plein de promesses – je me réfère à l'un de ses poèmes de l'année 1948 – tomba dans la disgrâce et la détresse. Il ne sera réhabilité qu'en 1980. J'aime beaucoup la lecture que ce germaniste donne d'un poème de Rainer Maria Rilke, « La Panthère »⁹, et des circonstances dans lesquelles ce dernier le composa :



绿原 Lü Yuan en 1986 Photo D. Hoizey

Il écrit mais de poèmes point
Alors au maître il se plaint
Le maître Rodin lui recommande
de poser sa plume
d'aller au Jardin des Plantes
de fixer des yeux
les animaux en cage
de les fixer de les fixer
jusqu'à ce qu'ils manifestent
leur brutalité et leur magnificence
jusqu'à ce que la cage étroite devienne
ravin escarpé
jusqu'à ce que lui-même par
leur gorge
exprime
des rugissements de désespoir
Il fit ainsi et
écrivit
« La Panthère »¹⁰

Je ne tardai pas à reprendre la traduction du *Shijing*, le plus ancien recueil poétique de la Chine, dont j'avais déjà publié quelques poèmes. J'aurais aimé publier l'intégralité de ce monument de poésie datant du sixième siècle avant notre ère et dont la tradition veut que sa compilation soit l'œuvre de Confucius, mais le courage me manqua, et surtout l'opportunité de publier ce travail ne se présenta pas. Je dus me contenter une nouvelle fois d'un florilège que je présentai

comme la « leçon de choses » de Confucius. Dans les *Entretiens* n’informe-t-il pas ses disciples qu’ils y apprendront « les noms de beaucoup d’oiseaux, bêtes, plantes et arbres¹¹ » :

Je cueille, je cueille la lampourde,
Mon panier n’en est pas plein.
Las, las ! Je pense à mon époux,
Mon panier je laisse sur le chemin.¹²

📖 1. *La Croix*, 17 février 1982. 2. *Poésies de l’époque des Thang*, traduites du chinois et présentées par le Marquis d’Hervey-Saint-Denys, Éditions Champ Libre, 1977, p. 113. 3. Li Po, *Parmi les nuages et les pins*, traduit du chinois par Dominique Hoizey, Arfuyen, 1984. 4. Li Bai, *Sur notre terre exilé*, traduit du chinois et présenté par Dominique Hoizey, Orphée /La Différence, 1990. 5. *Ibid.*, p. 99. 6. *Poésies de l’époque des Thang*, *op. cit.*, p. 109. 7. Lü Yuan, *Espoir*, poèmes traduits du chinois par Dominique Hoizey, Albédo, 1988. 8. Jacques Guillermez, *Le parti communiste chinois au pouvoir*, Payot, 1972. 9. Rainer Maria Rilke, *Œuvres poétiques et théâtrales*, édition publiée sous la direction de Gerald Stieg, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1997, p. 379. Auguste Rodin avait invité Rainer Maria Rilke à travailler « comme un peintre ou un sculpteur devant la nature, en la comprenant et l’imitant inexorablement ». 10. Lü Yuan, *Espoir*, poèmes traduits du chinois par Dominique Hoizey, Albédo, 1988. 11. *Les Entretiens de Confucius*, traduit du chinois, présenté et annoté par Pierre Ryckmans, Connaissance de l’Orient/ Gallimard. 12. *Le Livre des poèmes*, choix, traduction du chinois et présentation par Dominique Hoizey, Orphée/La Différence, 1994.

DES COULEURS ET DES MOTS

La partition en rouge majeur de Nicolas de Staël

Quand je lis un volume de la collection « Le roman d’un chef-d’œuvre » crée par Henry Dougier et dans laquelle Aurélia Cassigneul-Ojeda a publié *Ce rouge incandescent selon Nicolas de Staël*, je pense à Louis Aragon écrivant à propos de son *Matisse, un roman* : « Ceci est un roman, c’est-à-dire un langage imaginé pour expliquer, croirait-on, l’activité singulière à quoi s’adonne un peintre ou un sculpteur, s’il faut appeler de leur nom commun ces aventuriers de la pierre ou de la toile, dont l’art est précisément ce qui échappe aux explications de texte.² » Ce qui me plaît justement dans la démarche d’Aurélia Cassigneul-Ojeda, c’est qu’elle place son lecteur nu de toute explication de texte devant l’œuvre de ce formidable « aventurier de la toile » que fut Nicolas de

Staël. Il saura bien entendu tout ce qu’il faut savoir sur l’homme comme sur l’artiste (ce qui ne le dispense pas de lire la biographie que lui a consacrée Laurent Greilsamer³), mais surtout il se convaincra, s’il ne l’était pas déjà, que « *Le Concert* sonne comme un accord majeur⁴ ».



Nicolas de Staël, *Le Concert*, 1955
Musée Picasso, Antibes

📖 1. René Char, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, p. 702. 2. Louis Aragon, *Henri Matisse, roman*, Quarto/Gallimard, 2021, p. 31-32. 3. Laurent Greilsamer, *Le Prince foudroyé*, Fayard, 1998. 4. Aurélia Cassigneul-Ojeda, *Ce rouge incandescent selon Nicolas de Staël*, HD ateliers Henry Dougier, 2023, p. 107.

« ...moi je vois la vie en rouge »

Paul Verlaine